



INTERFACE

Belgique - België
P.P.
7080 Frameries 1
BC10753

P601002

**Maison de la Mémoire
de Mons**



Trimestriel - Numéro 130 - Mai 2020
Bureau de dépôt - Frameries 1 - 7080

SOMMAIRE

	Pages
● Editorial	1
● «Covid», d'hier et d'aujourd'hui (T. Lebrun)	2
● A Mons, la grippe tue plus de 200 personnes entre le 25 et le 31 octobre (G. Waelput)	6
● Carte mémoire: Une photo, une histoire: Anto Carte à sainte-Waudru (B. Detry)	12
● Le petit patrimoine montois: Ouvrez la porte (A. Faehres)	14
● Chroniques villageoises: Havré, la chapelle du château (B. Detry)	20

E-mail : maisondelamemoire.mons@gmail.com

Site Internet : <http://www.mmemoire.be>

Compte banque : BE62 7765 9814 6961

Editeur responsable : Jean Schils, rue des Sœurs Noires, 2 - 7000 MONS

EDITORIAL



Et soudain tout s'arrêta...
Nous nous étions habitués à penser qu'au fond, notre société sophistiquée était désormais capable de nous éviter les grosses catastrophes grâce à la science et à la technique. De sorte que nous pouvions continuer à consommer compulsive-

ment puisque tel semble être désormais l'horizon indépassable de nos petites vies.

Et puis la tempête s'est abattue sur nous avec brutalité. Elle était prévisible puisque depuis 20 ans, les attaques virales frappaient tous les 5 ans environ (SRAS, Ebola, H1N1,...). Les historiens regardent toujours en arrière pour mieux comprendre...

Faute de pouvoir vous convier à nos activités, suspendues

jusqu'à fin juin, nous nous sommes penchés sur les pandémies dans l'histoire de l'Occident.

Thierry Lebrun, historien, est allé relire les bonnes pages de Jean Delumeau (*La Peur en Occident. XIVe-XVIIIe siècles*), qui a finement ausculté les réactions de la population devant les épidémies de peste et de choléra.

Gérard Waelpuut a pris l'initiative de se pencher sur la grippe espagnole à Mons en 1918, beaucoup plus meurtrière que la Grande Guerre bien que souvent absente de nos manuels.

Vous trouverez aussi dans ce numéro les rubriques habituelles de B. Detry et A. Faehrès.

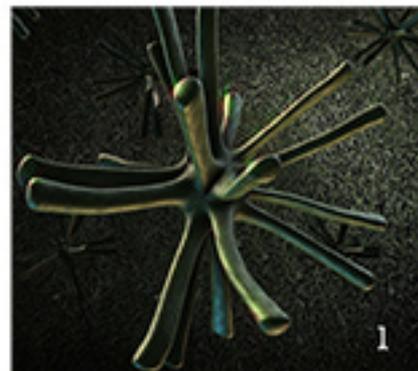
Rendez-vous en septembre pour découvrir notre nouveau programme 2020-2021. D'ici là, plongez-vous dans notre Cahier n°8, consacré à Messines. Il sera mis en vente en mai.

Jean Schils

«COVID» D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

La situation actuelle incite à la relecture d'un ouvrage de l'historien français Jean Delumeau, spécialiste de l'histoire des mentalités, « La peur en Occident », paru chez Fayard en 1978, notamment les pages qu'il consacre aux réactions face aux épidémies. Ces pages trouvent d'étranges échos dans les jours qui nous occupent.

Quelles épidémies ? De peste principalement, depuis



la Grande Peste de 1348/1349 jusqu'à celle qui frappe Marseille et la Provence en 1720. Il utilise pour cela les multiples chroniques de peste contemporaines venues de toute l'Europe ou des textes littéraires, comme le Décameron de Boccace (Milan, 1348/9), ou le Journal de l'année de la Peste de Defoe, un roman en

fait (Londres, 1665).

La peste se manifesta régulièrement au cours de ces siècles, principalement dans les villes, les ports, et le long des grandes voies de circulation, avec des résurgences tous les 12 ou 15 ans parfois. Son origine était attribuée à diverses causes : la « corruption » de l'air, des conjonctures astrales et autres phénomènes célestes défavorables, des émanations putrides du sol, la colère divine, voire des « semeurs de peste » – étrangers, mendiants, Juifs – qui le payèrent chèrement ; la véritable cause de la propagation de la peste ne fut en effet déterminée qu'à la fin du XIXe siècle !

Ce qui frappe les contemporains, c'est la brutalité de la mort qui survient en peu de temps (les Hollandais l'appelaient la maladie pressée) et la rapidité de l'expansion, ce qui alimentait la croyance en la punition divine, Dieu envoyant les flèches de sa colère sur les hommes coupables. On en trouve trace dans une abondante iconographie, en

Allemagne et en Italie surtout, ou avec le succès du culte de saint Sébastien.

Le danger de la contagion ne fut pas toujours perçu à temps, les « savants » se refusant à y croire, et les mesures prises sont d'abord farfelues : aspersion des vêtements avec du vinaigre, des parfums violents ou du soufre, feux « purificateurs » allumés aux carrefours, port de masques en forme de bec d'oiseau pour y loger des substances odoriférantes... Puis l'instinct de survie et la peur, poussèrent les populations à fuir (« une paire de bottes est le plus sûr des remèdes »), vers les campagnes qu'elles contaminèrent, à se confiner chez elles, à enfermer les malades ou les expulser, mesures qui à la fois condamnaient les contaminés à une mort certaine et protégeaient tant soit peu les autres. Par la suite, des mesures plus coercitives s'imposèrent, comme la quarantaine forcée d'une ville ou d'un quartier, la troupe en bloquant les accès.

Les chroniques d'époque font ressortir la fréquente négligence des autorités à prendre les mesures nécessaires, comme le refus de fermer les écoles ou d'aller entendre les sermons, car elles ne voulaient pas affoler les populations, au point d'interdire les manifestations de deuil au début des épidémies. La peur de la peste faisait reculer le moment de la nommer et de la regarder en face. Méde-

cons et autorités cherchaient à se tromper eux-mêmes, rassurant la population en se rassurant eux-mêmes : « ce n'est pas la peste à proprement parler », « c'est un mal commun », citant telle ou telle affection courante. Les autorités faisaient parfois réexaminer les cas suspects par d'autres médecins qui posaient alors un diagnostic rassurant et permettaient de dissiper les inquiétudes. A quoi s'ajoutait la volonté de ne pas interrompre les relations économiques avec l'extérieur !

Quant aux gens, dans les rues, dans les boutiques, dans les maisons, ils accueillaient avec un rire d'incrédulité, avec des moqueries, avec un mépris mêlé de colère celui qui hasardait le mot de peste. La même incrédulité, le même aveuglement, la même obstination prévalaient dans la magistrature, les cercles de décision. On retrouve ces attitudes tant à Milan en 1648 qu'à Lille ou Paris en 1832 lors d'une épidémie de choléra.

Particulièrement inhumaine est la rupture des cadres habituels. La ville est anormalement déserte et silencieuse puisque riches et bourgeois d'abord, puis l'ensemble de la population se sont mis à fuir, les premiers vers leurs refuges à la campagne, les autres partis à l'aventure, errant çà et là, avant que la troupe ne bloque la ville : cela se vérifie dans le Paris du XVe siècle, le Londres de 1665

ou Marseille en 1720. Déserte et silencieuse car les rues et les places sont vides, les cloches ne sonnent plus, les mendiants (« semeurs de peste ») ont été expulsés, les animaux, chiens, chats, cochons abattus en masse. Les commerces et l'artisanat se sont arrêtés, les églises ont été fermées.

Les habitants s'écartent les uns des autres par crainte de se contaminer les uns les autres, on évite d'ouvrir les fenêtres, on s'efforce de rester chez soi avec les quelques réserves qu'on a pu accumuler. S'il faut sortir acheter l'indispensable, des précautions s'imposent : clients et marchands se saluent par-delà un large comptoir.

Les rapports humains sont bouleversés : c'est le temps de la solitude car autrui est dangereux. On enferme les malades ou on les évacue en hâte vers le lazaret le plus proche ; le médecin ne touche le contagieux qu'avec une baguette. Surtout les rites de la mort sont bouleversés, c'est l'abolition de la mort personnalisée, l'abandon des coutumes les plus profondément enracinées dans l'inconscient collectif : pas de glas, pas de veillée funèbre, pas de cierges, pas de chants, pas même de sépulture individuelle. Au lieu de cela l'horrible spectacle des tombereaux chargés de cadavres emportés à la hâte vers les fosses communes. L'abandon des rites apaisants qui ac-

compagnent normalement la mort est une tragédie pour les survivants.

Toutes ces ruptures brutales avec les usages quotidiens s'accompagnent d'une impossibilité radicale à concevoir des projets d'avenir, dès lors le psychisme tant collectif qu'individuel s'en trouve ébranlé.



S'ensuivent des comportements irrationnels de recherche frénétique du plaisir, des excès ou de la débauche, de tavernes en tavernes ou dans les maisons particulières, multipliant les provocations en raison de la peur d'une échéance à laquelle on s'efforçait de ne

pas penser, en s'étourdissant pour échapper à l'insupportable obsession de la mort par l'exaltation incontrôlée des valeurs de la vie. Ou, au contraire, on cède au découragement, quand il semble que la peste ne s'arrêtera qu'après avoir tué tout le monde, et alors on oublie les précautions

que le bon sens avait dictées (« distanciation sociale » et « confinement »).

La peste fournit aussi son cortège de lâches : ecclésiastiques ou édiles abandonnant leur poste pour fuir la ville, pilliers sans scrupules de cadavres ou de maisons ; mais également de héros qui dominent leur peur pour rester fidèles à leur mission et se mettre au service de la population : de nombreuses communautés religieuses ont payé un lourd tribut à la peste (augustins, cordeliers, capucins, religieuses..) mais aussi des édiles, des magistrats, des médecins. Tout ceci vous rappelle-t-il quelque chose ?

Thierry LEBRUN



La danse macabre - La peste

Lire : Jean DELUMEAU, *La Peur en Occident*, Fayard, 1978.

J-N BIRABEN, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, 2 vol, Paris - La Haye, 1975/76.

Illustrations: 1 et 2: Tomislav Jakupcz pour Pixabay

3: Open Clipart-vectors de Pixabay

A Mons, la grippe tue plus de 200 personnes entre le 25 et le 31 octobre

Pas de panique !

C'est ce qu'a écrit le notaire Adolphe Hambye dans son carnet de guerre en 1918.¹

Il s'agit à cette époque de la grippe espagnole dont on re-parle depuis quelques semaines agitées par l'épidémie de Coronavirus.

Peu de chercheurs ont étudié cette épidémie. En effet, comme l'explique très bien l'historien Nicolas Mignon², en Europe, la grippe «espagnole» ne va pas susciter de mémoire collective, juste des souvenirs individuels au sein des familles. On ne se souvient en effet que de ce qui fait sens. On peut en donner un à une guerre... Mais la mort des suites d'une maladie ne peut pas avoir de signification – du moins dans l'Europe du XXe siècle. Quel sens donner à une épidémie contre laquelle on ne pouvait pas lutter ? Elle ne se commémore pas, elle se subit en silence puis s'oublie.

Et pourtant, on découvre avec stupeur que la pandémie de 1918/19 a eu des conséquences inimaginables. Au

moins 50 millions de morts à l'échelle mondiale ce qui représente 2 à 3 % de la population. Nous n'avons aucun chiffre précis pour la Belgique mais on recense 549 000 décès aux États-Unis, 408 000 en France, et 220 000 au Royaume-Uni. Globalement, en Europe occidentale, ce fut sans doute près de 2 à 3 millions de morts. L'Inde et la Chine, par contre, voient disparaître 6 millions d'habitants mettant en évidence un rapport entre la pauvreté et le désastre démographique.

¹ *Mons Memorial Museum, Carnet de Guerre d'Adolphe Hambye, «La ville de Mons pendant l'occupation allemande du 25 Août 1914 au 11 Novembre 1918. Journal de famille», Retranscription donnée par Guillaume van Eukeum. Cité dans Brulard, Benjamin, La grippe espagnole en Belgique occupée (1918-1919) : analyse épidémiologique et étude de l'imaginaire et de la perception de l'épidémie à travers les carnets de guerre, Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, 2018.*

² https://www.rtbf.be/14-18/thematiques/detail_la-grippe-espagnole-frappe-la-belgique-1918-1919?id=8262630

Que sait-on de la grippe espagnole?

Elle n'est pas originaire de la péninsule ibérique. Mais n'étant pas impliqués dans le premier conflit mondial, les Espagnols ont eu la possibilité d'étudier l'épidémie, de l'identifier et de communiquer librement à ce sujet.³

Serait-elle originaire de Chine comme on l'a parfois prétendu ? Rien n'est moins sûr. On identifie les premiers cas dans les camps militaires américains du Kansas en mars 1918. L'épidémie s'est alors propagée en Europe et dans le monde par l'intermédiaire des convois militaires.

Elle se caractérise par trois vagues. La première en avril 1918. La grippe fait à cette époque son apparition dans les camps de soldats surpeuplés de la côte d'Opale. Ce premier épisode de grippe ne fait que très peu de victimes contrairement au deuxième assaut de la grippe qui survient en septembre 1918. Cette épidémie, à la grande mortalité, cesse à la fin de l'année mais c'était se réjouir trop tôt car une troisième attaque du virus, elle aussi très meurtrière survient en février 1919.

Alors qu'aujourd'hui les épidémies de grippe saisonnière sont surtout dangereuses pour les personnes âgées et les jeunes enfants, la grippe espagnole avait pour caractéristique de frapper surtout les jeunes adultes. Sa cible privilégiée était les personnes jeunes.⁴

³ Il est amusant de constater que l'appellation peut varier d'un pays à l'autre : en Espagne on l'a appelée *grippe française*, en Allemagne

Comment soignait-on la grippe espagnole ? La quinine, l'huile de ricin, le formol, l'aspirine, et le rhum sont employés et font vite l'objet de spéculation. A Paris, 500 hectolitres de rhum seront vendus sur ordonnance par l'entremise des pharmaciens. En Angleterre, le journal *News of the World* daté du 3 novembre 1918 écrit : « Chaque matin et chaque soir, nettoyez l'intérieur du nez à l'aide de savon, astreignez-vous matin et soir à vous moucher, respirez ensuite profondément, faites chaque jour une sérieuse promenade et mangez énormément de porridge ». En Belgique, le docteur Paul Halbran se souvenant des soins aux grippés qu'il donna durant la Grande Guerre, préconise dans la *Revue belge*, parue en 1930, la saignée ou l'abcès de fixation pour soigner les cas graves de grippe.⁵

Parmi les victimes célèbres, notons Egon Schiele, Guillaume Apollinaire, Franz Kafka, Edmond Rostand, Max Weber, Woodrow Wilson et ... Frederick Trump, grand-père de Donald.

grippe des Flandres, en Pologne grippe bolchévique et en Perse, grippe britannique.

⁴ Voir ci-dessous les statistiques pour la ville de Mons

⁵ http://www.1914-1918.be/grippe_espagnole.php



L'Excelsior, 26/2/1919

Et à Mons ?

Les ravages de la grippe espagnole ont été étudiés dans une étude magistrale par Benjamin Brulard.⁶ Les trois phases de l'épidémie sont bien visibles dans la cité du Doudou.

Première vague juin-juillet-août 1918

Les effets de la contagion se font sentir avec un peu de retard par rapport à la France (avril). On constate une légère augmentation des décès à partir du mois de juin 1918.

Juin 1918	53 décès	Moyennes des décès de 1913: 41,3
Juillet	63 décès	
Août	60 décès	
Septembre	55 décès	

Deuxième vague octobre-décembre 1918

Octobre 1918	398 décès	Moyenne des décès de 1913: 41,3
Novembre	204 décès	
décembre	55 décès	

Troisième vague (janvier-mars 1919)

Janvier 1919	70 décès	Moyenne des décès de 1913: 41,3
Février	68 décès	
Mars	52 décès	

Quelques caractéristiques.

La grippe espagnole n'est pas sexiste. On constate, en effet que le même nombre d'homme et de femmes sont touchés par l'épidémie. Par contre, un élément est troublant. Alors que les gripes habituelles font des ravages dans les catégories à risque comme celle des personnes âgées, on

⁶Voir note 1

constate, en Europe comme à Mons, que la grippe espagnole s'attaque de préférence au groupe d'âges des 10-40 ans.

On comprend difficilement cette surmortalité de personnes jeunes. Elle pourrait peut-être s'expliquer par une relative immunisation des personnes plus âgées ayant été contaminées auparavant par un virus proche lors de la « grippe pneumonique » de 1885-1889 qui tua 2 malades sur 3 dans certains hôpitaux. Mais cela n'est qu'une hypothèse.

Pour lutter contre la maladie, les médecins montois utilisent un remède insolite : le lait. Marie-Thérèse Hambye, atteinte par la maladie, se voit prescrire une petite crème à la vanille et un litre de lait pur à six moments de la journée.⁷ L'utilisation du lait comme remède médical est également mentionnée par D'oudo. Il explique notamment qu'à Mons, les trams ne circulent plus, ce qui empêche la laiterie communale de recevoir «le lait nécessaire à des milliers d'enfants, de vieillards et de malades ».⁸

MONS	Nombre de décès dans la tranche d'âges des 10-40 ans	Nombre total de décès	% de jeunes décédés sur le nombre de décès total	Nombre de décès de français (10-40 ans)
Septembre 1918	7	55	12,7%	
Octobre	133	398	33,4%	67
Novembre	41	204	20,1%	24
Décembre	18	108	17,5%	
Janvier 1919	13	70	18,5%	
Février	13	68	19,1%	
Mars	11	52	21,1%	
Avril	7	46	15,2%	

⁷ Journal d'Adolphe Hambye. Mention effectuée le 30 octobre 1918

⁸ Journal de D'oudo. Mention effectuée le 25 octobre 1918

A partir du mois de septembre 1918, la ville de Mons voit affluer 5600 réfugiés belges mais surtout français qui fuient la proximité de la contre-offensive alliée. Ils s'installent progressivement dans des conditions sanitaires qui sont loin d'être idéales. La moitié de ces personnes déplacées vont trouver refuge chez les habitants ou dans les maisons abandonnées par des Montois qui ont fui la cité du doudou au début du conflit. L'autre moitié des réfugiés trouve un asile temporaire dans les églises, les écoles et les bâtiments publics. La Croix-Verte, société coopérative d'alimentation, leur fournit un repas par jour. Cependant, le tiers de ces réfugiés souffre de la grippe espagnole. Les hôpitaux montois sont évidemment dépassés par l'ampleur de la catastrophe. En réponse à cette carence, des hôpitaux de fortune sont créés dans certains bâtiments communaux, comme l'asile de la ville de Mons, des bâtiments privés, comme l'institut Saint-Joseph à Givry, ou encore dans les quatre églises paroissiales de la cité. Dans chaque établissement sanitaire, un médecin aidé par des volontaires non rétribués tente de sauver le maximum de vies humaines.⁹ Adolphe Hambye résume parfaitement la situation problématique le 18 octobre 1918: «Le spectacle que présentent nos églises remplies de malades évacués du Nord de la France est navrant.

Les soins qui leur sont donnés avec le plus grand dévouement est insuffisant. Couchés sur la paille, ces malheureux, affaiblis depuis longtemps par les privations, épuisés par les fatigues d'un voyage long et tourmenté, sont à bout de force et attendent la fin de leurs souffrances. On manque de tout car il faudrait une installation hygiénique, des remèdes appropriés, une nourriture fortifiante, qu'il est impossible de se procurer comme il convient. Aussi la mortalité fait-elle des ravages effrayants. C'est à décourager les plus robustes dévouements. Au lieu d'aide, l'Autorité occupante n'apporte que des entraves¹⁰». La mortalité est très importante parmi les réfugiés français de la tranche d'âge des 10-40 ans comme le montre le tableau précédent; ils constituent plus de la moitié des décès enregistrés à Mons dans cette tranche d'âge¹¹.

⁹ *La fille et l'épouse de notaire Hambye ont travaillé dans l'hôpital installé dans l'église Sainte-Elisabeth. Toutes les deux sont décédées de la grippe.*

¹⁰ *Journal d'Adolphe Hambye. Mention effectuée le 18 octobre 1918*

¹¹ *En octobre 1918, 67 évacués français âgés entre 10 et 40 sont décédés: cela constitue 50,37% du nombre total de décès comptabilisés à cette période pour la même catégorie d'âge. En novembre, ce pourcentage augmente même avec 24 évacués français qui constituent 58,53% du nombre total de décès pour cette catégorie d'âge.*



La Croix-Verte¹²

*Fonds d'Archives Photographiques sur Mons d'André Faehrès
Collection Famille Houzeau de Lehaie*

Le nombre exceptionnel de décès pose un certain nombre de problèmes. Hélène Dinsart écrit qu'«on n'arrive plus à faire les enterrements¹³». En effet, les transports manquent en raison des réquisitions et les familles des victimes doivent souvent attendre une semaine afin d'avoir un corbillard disponible afin de les transporter.

¹² Photo extraite de P. Depréay, A. Faehrès et P-J. Niebes, *Journal de guerre d'Hélène Dinsart, Les cahiers de la MMM, n°6, 2018*

¹³ *Journal d'Hélène Dinsart. Mention effectuée le 6 octobre 1918*

Les services funèbres montois se sont adaptés au contexte. D'oudo explique le 29 octobre 1918 que certains «corbillards conduisent jusqu'à quatre cercueils à la fois¹⁴». Autre problème, le manque de bois réquisitionné par l'armée allemande pour les tranchées. Le pensionnat Saint-Joseph à Givry fait remarquer qu'il est impossible d'enterrer les personnes décédées car le «bois pour cercueil fait défaut¹⁵».

Pourquoi la grippe disparaît-elle en mars 1919 ? Ce ne sont certainement pas les médicaments ou l'action du milieu hospitalier qui en sont la cause. L'hypothèse la plus vraisemblable serait que le virus ait muté et abandonné la forme qu'il possédait tout au long de l'épidémie qui a tué des millions de personnes.

Espérons que le Covid-19 ait la même bonne idée !

Gérard Waelput

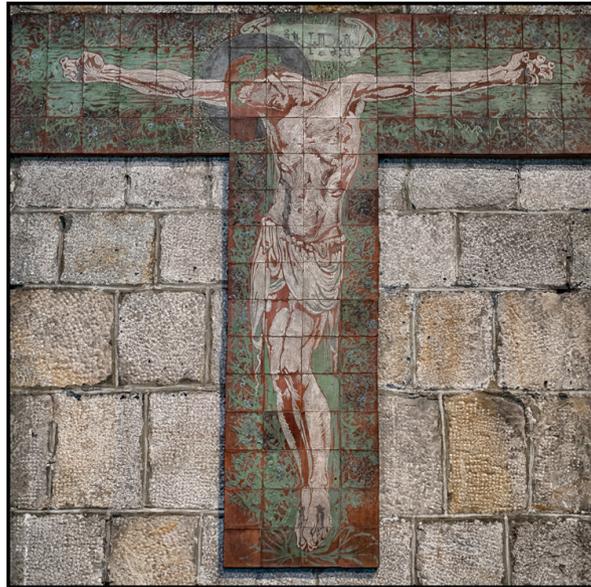
¹² Photo extraite de P. Depréay, A. Faehrès et P-J. Niebes, *Journal de guerre d'Hélène Dinsart, Les cahiers de la MMM, n°6, 2018*

¹³ *Journal d'Hélène Dinsart. Mention effectuée le 6 octobre 1918*

¹⁴ *Journal de D'oudo. Mention effectuée le 29 octobre 1918*

¹⁵ *Journal du pensionnat St Joseph à Givry. Mention effectuée le 22 octobre 1918*

Une photo, une histoire : Anto-Cardé à Saint-Waudru.



Collégiale Ste-Waudru - Chapelle Sainte-Aye - Peinture sur céramique

Dans notre numéro 124 d'Interface de novembre 2018, nous vous avons présenté Anto-Carte à la Fac. Aujourd'hui, c'est dans la collégiale Sainte-Waudru que nous l'avons retrouvé.

C'est, en effet, contre un des murs de la chapelle Sainte-Aye située dans le déambulatoire de la collégiale, que se trouve cette belle peinture sur céramique de l'artiste montois.

Ce Christ en croix mériterait une meilleure mise en valeur.

Cette œuvre peu remarquée par les visiteurs a, selon toute vraisemblance, été réalisée entre 1916 et 1920 à une époque où Anto-Carte collaborait activement à la poterie de Sars-la-Bruyère.

Ainsi que le soulignait l'historienne Christiane PIERARD c'est le chanoine Puissant qui l'initiera pendant la guerre au travail de la terre plastique à Sars-la-Bruyère : le jeune artiste (il a alors environ 25 ans) dessina pour le chanoine-céramiste, des décors de vases, d'assiettes, de

plaquettes, d'objets divers émaillés et cuits dans le four du donjon (...) (1).

L'historien Pierre Libiouille franchit un pas de plus en rapportant que c'est à la demande du chanoine Puissant qu'Anto-Carte réalisa ce Christ en croix pour le placer dans la collégiale (2).

Terminons cette histoire en mentionnant que la terre utilisée pour les céramiques dont nous venons de parler était une belle terre rouge appelée tantôt terre de Sars ou terre de Blaregnies. Cette base rouge se retrouve dans l'œuvre évoquée.

(1) Publication : *Anto-Carte - Rétrospective (1886-1954)* – Musée des Beaux-Arts de Mons 21 septembre-26 novembre 1995 – D/1996/5301/2

(2) Pierre LIBIOUILLE – *L'abbé, le donjon et la poterie* – Ouvrage rédigé à l'occasion des Journées du Patrimoine des 8 et 9 septembre 2012 – D/2012/Pierre Libiouille, éditeur à Eugies (Belgique)

Le Petit Patrimoine Montois : Ouvrez la porte

Les heurtoirs

Comment une personne peut-elle faire savoir qu'elle est devant une porte et qu'elle attend qu'on lui ouvre ?

Tambouriner avec ses poings sur l'épaisse porte d'entrée en bois n'était pas très efficace. Pour résoudre ce problème on créa le heurtoir.

D'abord uniquement utilitaire, il est constitué d'un marteau, forgé dans une simple barre de fer, tenu par des anneaux fixés à la porte et d'un butoir sur lequel on peut frapper avec le marteau.

Ensuite il est devenu plus décoratif : une embase ouvragée supporte le marteau et le butoir.

La ville de Mons a la chance d'avoir conservé quelques-uns de ces heurtoirs de la fin du 17e ou du début du 18e siècle.



Parfois il ne reste que l'embase, le marteau ayant disparu.



Le Petit Patrimoine Montois : Les heurtoirs

Au fil des siècles la matière constituant les heurtoirs va se diversifier : en plus du fer forgé utilisé au départ, la fonte et le bronze sont aussi employés.





Des motifs figuratifs apparaissent, notamment le lion, un dragon mais ce que l'on trouve le plus à Mons ce sont des heurtoirs représentant une main de femme tenant une boule servant de marteau. Généralement c'est une main droite, portant une bague au majeur, parfois un bracelet.



Le Petit Patrimoine Montois : Les heurtoirs

En parcourant les rues de Mons, vous pouvez découvrir une dizaine de ces heurtoirs mains. Parfois c'est une main gauche.



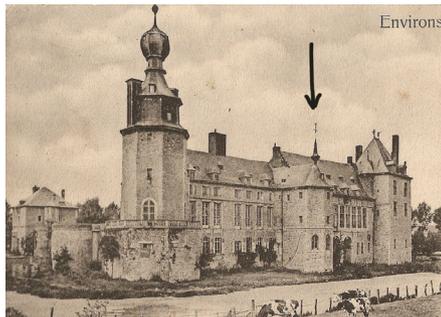


Si c'est une grande maison et que l'occupant ne se trouve pas près de la porte il n'entendait pas le heurtoir. Il a donc fallu trouver un autre système pour pouvoir signaler sa présence. Les sonnettes à tirer, à levier puis à pousser feront leur apparition. Suite dans les prochains numéros.

André Faehrès

HAVRE : la chapelle du château

Nous connaissons tous le château d'Havré et son histoire. Mais combien d'entre nous connaissent sa chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste, figure de la droiture, de l'honnêteté et de la franchise?



*Carte postale de 1902
intitulée:
Environs de Mons
Château d'Havré*

Cette chapelle castrale en pierre de style ogival à chevet tripartite est située au milieu de la façade orientale (façade de droite en regardant l'entrée principale du châ-

teau) ; elle date du XIV^e siècle, époque où les seigneurs d'Havré étaient de la lignée d'Enghien.



*Vue extérieure de
la chapelle en 2020*



Elle est attestée dès l'année 1370. Trois fenêtres à meneaux (soutiens structurels à un arc ou linteau au-dessus d'une ouverture) l'éclairent. Les voûtes, en croisées

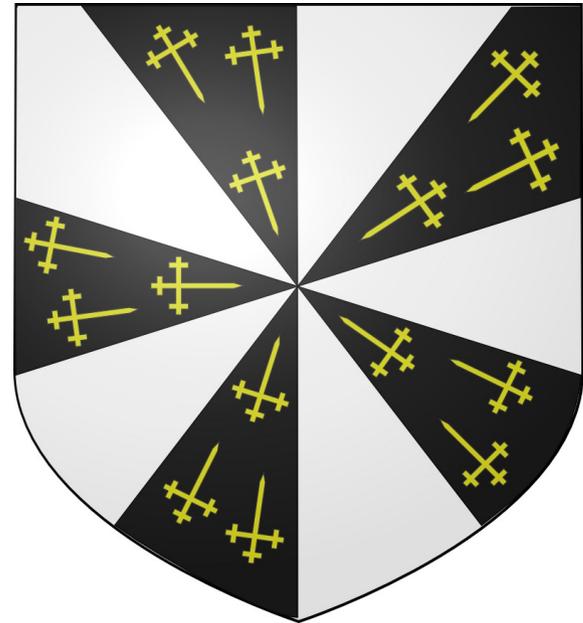
d'ogives sur colonnettes engagées, sont en grès blanc avec nervures en pierre bleue.



© B. Detry

La clé de voûte de la première croisée porte les armoiries de la famille d'Enghien ; celle de la seconde croisée est ornée des armes des de Croÿ. Nous nous souviendrons que le château ne passe à la famille de Croÿ, par échange de terres, qu'en 1518.

Enghien : gironné d'argent et de sable de dix pièces, chaque giron de sable chargé de trois croix recroisettées au pied fiché d'or posées 2 et 1, les pieds dirigés vers l'abyme de l'écu



Une chapelle est présente dans chaque château, même si elle est petite et souvent réduite à une niche ou à un oriel (fenêtre en baie ou fenêtre arquée). Dans les grands châteaux, la chapelle est construite à part des autres bâtiments mais en général elle consiste en une salle intégrée dans le palais.

Le mot chapelle vient du latin *capella*, terme usité sous les rois mérovingiens pour désigner l'oratoire royal où était conservée en temps de paix la chape (*capa*) de Saint-Martin, laquelle, en temps de guerre, accompagnait l'armée et était gardée dans une tente spéciale.

Si le château est souvent considéré comme un édifice avant tout militaire, il ne faut pas pour autant négliger son aspect résidentiel. Cette double fonction correspond d'ailleurs tout à fait à la raison sociale de la construction du bâtiment, à savoir loger et protéger le seigneur et ses proches.

Il convient également de souligner l'importance de la chapelle de ce château, importance bien compréhensible dans un monde où la religion est très présente. Cette chapelle castrale a plusieurs fonctions : rôle religieux, rôle social et rôle politique. Son emplacement est variable.

Elle se trouve souvent dans la cour du château, en position indépendante. Mais on la retrouve également à l'entrée du château ou encore intégrée dans ses murs comme ici à Havré. Cette association de la chapelle à l'édifice militaire permet d'évoquer la notion de protection religieuse de l'ensemble.

Bien que ce ne soit pas directement notre propos, il est intéressant de mettre en exergue un autre aspect de la chapelle castrale, de souligner combien son rôle et celui de son chapelain ont pu paraître ambigus au cours des âges tant l'espace du château est un terrain d'affrontement privilégié entre le Bien et le Mal depuis près de deux millénaires.

Pratiques religieuses et relations entre châtelains et chapelains ; le château, dernier refuge d'hérétiques au Moyen Âge, centre de rayonnement de la Réforme au XVI^e siècle ou du renouveau catholique au XIX^e siècle ; les chapelles castrales, lieux de dévotions privées et cœurs du culte familial et lignager, ou encore champ clos de grandes exaltations mystiques, de vocations à la sainteté ou de terribles séductions du Malin. Tous ces thèmes pourraient mériter un approfondissement.

Ce fut le cas lors de Rencontres d'Archéologie et d'Histoire qui eurent lieu à Périgueux (France) les 25, 26 et 27 septembre 2015 sous l'intitulé Le château, le diable et le bon dieu...(*)

La présentation de cette chapelle castrale termine notre étude des quatre chapelles remarquables du village d'Havré.

Souvenons-nous :

la chapelle de Saint-Antoine-en-Barbefosse (Interface 116 – novembre 2016 et Interface 125 – janvier 2019), la chapelle Saint-Jacques du château de Beaulieu (Interface 120 – novembre 2017) et la chapelle Notre-Dame du Bon Vouloir (Interface 127 – septembre 2019).

Bernard Detry

(*) *Le château, le diable et le bon dieu : Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord les 25, 26 et 27 septembre 2015 (Français)*
Broché de Anne-Marie COCULA, Michel COMBET et collectif - Editeur
AUSONIUS - octobre 2016.

VIENT DE PARAÎTRE

Cahier de la MMM n° 8

MESSINES

notre quartier

Numéro **exceptionnel!**
64 pages
quadrichromie

Publié à l'occasion
du 400ème anniversaire
de MESSINES

EN VENTE Ateliers des FUCaM

10€



QUARTIER DE MESSINES
FUSIONNÉ AVEC LE FAUBOURG
DE MONS A ATH
LE 21-03-1970
C. MESEN-MESSINES
10-1987

Messines
notre quartier

G. BAWAY - G. BLONDEAU - M. LÉPOMME - P.-J. NEBES
J. PATRIS - J. SCHILS - G. WAELEPUT

LES CAHIERS DE LA MMM



LA MAISON DE LA MÉMOIRE VOUS INTÉRESSE ?

- ☞ **CONSULTEZ** notre site WEB www.mmemoir
- ☞ **CONTACTEZ**-nous: - par mail maisondelamemoire.mons@gmail
- par téléphone au 065-35 26 97 (Jean Schils)
- ☞ **SOUTENEZ**-nous par votre cotisation : 25 euros
ou par votre abonnement : 12 euros

Compte BE62 7765 9814 6961 de la Maison de la Mémoire de Mons

Nous sommes à l'écoute de vos suggestions ou demandes de renseignements.

Nous vous offrons aussi de nous rejoindre dans notre Groupe Porteur.

Merci pour votre intérêt.



Site Internet: <http://www.mmemoire.be>

E-mail: maisondelamemoire.mons@gmail.com

Editeur responsable: Jean Schils, rue des Soeurs Noires, 2 - 7000 MONS